

n'ayant encore senti de ce monde qu'un baiser que sa mère s'était efforcée de rendre moins froid. Ses nuits, il les passait dans ces cantines abjectes à boire et à se creuser plus avant l'abîme de dégradation dans lequel il était tombé.

Et c'était à elle, à elle, Ninette, chétive créature d'une dizaine d'années, puisant son courage dans l'aspect même de la souffrance de sa mère, à elle qu'incombait désormais la pénible tâche de gagner le pain quotidien.

Ah ! c'était sublime, cette maigre enfant, grelottante de froid, dépeignant à un gamin de son âge le tableau navrant du grabat maternel.

La pauvreté lui avait révélée ses obligations, et le cœur aidant, refoulant en elle-même sa timidité naturelle elle avait pris l'énergique résolution de se substituer au père pour sauver sa mère et sa sœur, et amener un peu de joie et un rayon d'espérance.

Et savez-vous quel était l'objet de sa résolution ? la voici.

Djim, un petit garçon qui cachait, sous une rude écorce, le cœur le plus sensible du monde, se livrait au petit négoce des journaux du soir à un sou, aussi il fallait voir le dimanche, quand il avait économisé quelques sous pendant la semaine si Ninette et lui faisaient bombance. Ils s'étaient liés d'une étroite amitié et une amitié d'enfance est sincère.

Eh bien ! Ninette, dans son malheur avait pensé à Djim et là, seule, dans un coin reculé de la ville, éclairé par la pâle lueur d'un reverbère, elle venait prendre sa première leçon, et répéter après Djim, la formule traditionnelle, sur un diapason à fendre les roches : "Un sou, pour le Monde, l'Étendard, la Patrie, trois sous pour le Journal du Dimanche."

Dans toute autre circonstance l'enthousiasme qu'y mettait Ninette m'eût fait éclater de rire. Mais dans la circonstance actuelle je n'avais que des larmes pour cette pauvre enfant.

Aux remarques que lui fit Djim, qu'elle n'avait pas d'argent pour s'acheter des journaux, qu'elle allait avoir peur au milieu de tant de monde, qui la bousculait, elle éclata en sanglots. Elle voyait s'évanouir un rêve qu'elle avait caressé avec tant de joie.

Je ne pus résister d'avantage, je sortis de ma cachette et me montrai aux enfants qui jettèrent un cri en m'apercevant. Ils voulurent s'enfuir mais je les retins doucement.

Ninette, dis-je à la petite, ne pleures pas ; tiens voilà quelques sous pour t'acheter des journaux demain. Tu commenceras ton petit négoce avec Djim qui t'apprendra ton métier, lui dis-je en riant. Je lui glissai alors quelques pièces blanches dans la main. Elle pleurait de joie la pauvre enfant. Je dis alors à Djim :

— À l'avenir, Djim, tu aideras Ninette, tu seras bon pour elle, je la mets sous ta garde et te fais son tuteur.

Je ne sais pas s'il comprit bien le mot tuteur, mais toujours est-il que les deux enfants me sautèrent au cou et me remercièrent avec effusion, puis s'éloignèrent faisant sonner dans leurs mains les jolies pièces blanches que je leur avais données.

Je restai là quelques instants pensifs, regardant disparaître dans le lointain ces deux petits êtres à qui j'avais rendu le bonheur, songeant à cette pauvre mère inquiète peut-être pour son enfant qui allait venir déposer sur sa joue un baiser si plein d'espérance, et je me disais en moi-même : "Que de larmes on peut essuyer avec une pièce de cinq sous."

MARCO.

## La Cuisine des Anges.

J'achevais de gravir, l'autre soir, le sentier de la falaise, lorsque j'aperçus un Ange qui était posé sur le toit d'ardoise de la chapelle. Il se tenait assis sous l'un des bras de la croix, immobile, le front penché vers la vallée ; ses ailes blanches, ramenées devant lui, donnaient l'idée d'une jeune fille qui aurait croisé son sillon.

De quel titre le saluerais-je ? Quel grade avait-il conquis dans les divines milices ? D'ailleurs il se pouvait qu'au bruit de mes pas, au son de mes paroles, il frémit, ouvrit l'aile, s'envolât, laissant dans l'air le sillage d'une fuite blanche, vite effacé, et, dans mon âme, un rêve ! Ce qui est sûr, c'est qu'il ne parut aucunement effarouché de mon approche ; il me sembla même que, sans lever le front cependant, il avait dans sa chevelure un léger remuement d'or, comme pour me faire signe. Encouragé, je fléchis le genou, et, après quelques menus propos où je fis preuve de la plus courtoise angéologie, — le nommant, à tout hasard, Esprit céleste, ce qui ne me compromettait pas et ne pouvait lui déplaire, — je me disposai à le questionner. Il y avait un point sur lequel je brûlais d'être instruit : Est-ce que les anges se nourrissent, et, s'ils se nourrissent, que mangent-ils ? Bien qu'il y eût une certaine irrévérence à importuner d'une telle question une créature sans doute immatérielle, et que j'eusse un peu l'air de quelqu'un qui demanderait à un perroquet : "As-tu déjeuné, Jacquot ?" l'Ange, assis sur le toit de la chapelle, ne se montra point choqué de mon audace, et il daigna me répondre, avec une voix si délicieusement faite de mélodie et de clarté qu'il y eut, dans le silence nocturne, comme un envollement de rayons qui éblouaient.

\* \*

"Oui, comme les oiseaux et les petits enfants, comme les papillons et les femmes, nous mangeons en effet, mes frères et moi, mais notre nourriture n'est point de celles où se plaît l'appétit grossier des humains et des bêtes ; il eut grand tort, le peintre qui nous représenta préparant des viandes et rotissant des légumes. Ne crois pas cependant que les étoiles soient des fruits miraculeux sous une écorce d'or, ni que nous composions nos repas du parfum des fleurs paradisiaques, ni que nous buvions le lait lumineux de la voie lactée. Notre nourriture — ô le plus doux de nos éternels privilèges, — c'est l'haleine des vierges de la terre ! Quoi ! tu pensais qu'il ne sert à rien, après s'être exhalé, le souffle des chastes lèvres qu'aucune bouche ne baise ; qu'il se disperse, avec tous les parfums, dans la vaine brise errante ? Non, il monte, intact, distinct des autres arômes, exquis, et chaque ange qui la guette au passage, aspire l'âme vaporisée d'un enfant. Ce sont nos délicieux festins, nos incomparables agapes. La vie envolée des éphémères jeunes filles fait que nous vivons perpétuellement, et cette précieuse fumée alimente notre subtile existence. Quelque fois il arrive qu'une haleine de vierge, incertaine, trop faible tant elle est douce, ne peut s'élever jusqu'au paradis qui l'attend : alors celui de nous à qui elle est destinée, prend son vol, descend vers votre monde, pour la recueillir plus près des lèvres d'où elle émane, comme une femme se penche pour respirer une fleur."

\* \*

Après avoir remercié l'Ange de la complaisance qu'il me témoignait, j'osai lui demander encore :

"Si j'ai bien compris ce que vous avez daigné me révéler, il se pourrait que vous fussiez descendu,

ce soir, à l'heure du repas, pour aspirer l'haleine de quelque jeune fille.

— Tu ne te trompes point, dit-il en souriant. Tandis que tu m'écoutes, je sens monter vers moi une fraîcheur ineffable, qui me pénètre et m'extasie. Elle est endormie, plus blanche que son petit lit blanc, sous le buis sacré dont la tige trempe dans la coquille du bénitier, elle est endormie, et ne rêve même pas, celle dont le souffle est ma douce nourriture ; souffle qui fait moins de bruit, errant sur ses lèvres, que le vol d'une lointaine abeille ! Jamais elle n'a levé les yeux vers les galants qui passent, et l'heure tardera longtemps encore à venir, où le baiser d'un époux flétrira sa bouche. Elle est si pure qu'elle n'a jamais songé à se demander pourquoi les autres jeunes filles considèrent avec un air d'envie, les mariées qui sortent de l'église au bras des mariés.

\* \*

En parlant de la sorte, l'Ange paraissait éprouver un plaisir infini. Mais, tout à coup, l'esprit céleste fit une grimace, qui ne laissa pas de m'étonner. Est-ce que l'adorable mets avait subi quelque altération soudaine ? Cruelle hypothèse : est-ce qu'un baiser imprévu — tout est possible, — avait intercepté le souper de l'Ange ? Je n'eus pas le loisir de l'interroger sur ce point, car il ouvrit toutes grandes ses ailes et disparut dans le sombre azur ! Je m'éloignai en songeant que le régime alimentaire des Esprits célestes n'était point sans offrir quelques inconvénients ; et, s'ils ne prennent pas le soin de s'assurer plus d'un menu, en cas d'accident, il doit leur arriver fréquemment de se coucher sans avoir achevé leur repas.

CATULLE MENDÈS.

## Les Drames de la Vie.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

Nous avons l'extrême satisfaction de donner à nos lecteurs, comme feuilleton, la primeur du grand roman à sensation qui vient d'être publié à Paris, par le meilleur romancier du siècle.

Comme son titre l'indique : *Les drames de la vie*, ce feuilleton, pris sur le vif du cœur humain, retrace avec un naturel frappant toutes les péripéties de l'âme, tous les entraînements du cœur, au milieu des grands combats de la vie, dans ce siècle de fiévreuse activité où la violence des passions jette parfois l'humanité dans ces amours tragiques qui révèlent toutes les trahisons, tous les désespoirs, tous les écroulements de bonheurs brisés.

L'auteur a su mettre dans ces drames de passion, de haine, d'amour et de vengeance, un intérêt d'une puissance tout à fait entraînant. Les scènes tour à tour tendres et poignantes de ce livre curieux se déroulent dans des cadres les plus divers et les plus originaux.

Ce roman qui vient d'avoir un si beau succès à Paris, est le plus grand événement de la saison. C'est par un arrangement tout spécial que nous pouvons le publier dans les colonnes de notre journal avant qu'aucun volume ne soit arrivé au Canada.

Nos lecteurs peuvent engager leurs amis à lire ce beau feuilleton, et ils y trouveront un ouvrage plein d'émotions et tout palpitant d'intérêt. Nous pourrions procurer la file du journal à tous ceux qui nous en feront la demande.